



42

DIMITRI COSTE MADE IN FRANCE

PORTRAIT Photographe pluridisciplinaire et réalisateur, le français Dimitri Coste est également connu pour sa collection complètement démente de plus de 300 paires de Vans *Made in USA*. Il a d'ailleurs récemment collaboré avec la marque sur le projet OTW aux côtés de Mr Cartoon, Eric Elms et The Blackouts. Mais Dimitri, c'est avant tout un amoureux des 2 roues - BMX, VTT ou motos - qui vit sa vie comme un rêve de gosse et transpose son lifestyle californien dans ses clichés. Rencontre dans une brasserie parisienne du plus Californien des Val-d'Oisiens.

Petite moustache, joues rosies par le froid qui vient de s'abattre sur Paris, Dimitri porte une veste rouge de la marque de casques «Bell» et - *of course* - des Vans OTW aux pieds. Il nous rejoint et commande avec son café un steak haché saignant : «*J'ai besoin de viande, je ne tiens plus debout. J'ai fait une course de moto hier et je suis complètement crevé...*» "Crevé" mais néanmoins volubile, il nous emmène en balade. À l'écouter, on est en effet facilement transporté en Californie. On se rêverait à rouler sur une route déserte dans un mini-Van ou dans une Muscled Car, en écoutant la Soul sixties ou la musique garage d'Hanni El Khatib qu'il nous conseille vivement. Ce cadre aurait été idéal pour s'imprégner des nombreuses aventures qui sillonnent son parcours. On fera sans...

Il vit avec sa femme et ses «kids» dans sa maison baptisée le *Cherry Palace*. Un mode de vie qui lui est indispensable, à la sauce West Coast - le beau temps en moins - entre barbecues entre amis, jeux dans le jardin avec ses enfants, bricolage dans son atelier et virées en moto.

Il n'a finalement jamais habité à Paris et a grandi à Chatou, une ville de banlieue parisienne «*plutôt cool*» avec son grand frère Jérôme - créateur de la marque de casques Ruby - et ses deux sœurs : «*Je n'ai rien à redire sur mon enfance. Mes parents étaient cools, mon grand frère Jérôme m'a fait découvrir toutes les choses bien comme le skate ou le BMX avant tout le monde... C'est vraiment mon guide. C'est sûr qu'au bahut, j'étais le seul à faire du skate et du BMX et du coup, les mecs ne comprenaient pas lorsque je me ramenaient avec mes Vans ou un short Vision. Tout le monde me prenait pour un clown. Eux, ils étaient tous à fond de foot.*» Du coup, il avançait seul ou dans les «*pattes*» de son grand frère «*j'étais le petit relou qui collait au plus grands*».

À l'époque, il a du mal à trouver des personnes avec qui partager ses passions : «*Quand tu vas skater, tu as besoin de partager ça... Le skate, c'est quelque part un sport individualiste mais qui se pratique en bande. Le BMX et la moto, c'est pareil, tu es tout seul sur ta meule mais c'est bien aussi quand tu es plein...*» Pas très attiré finalement par les sports collectifs, il nous avoue en riant : «*Je suis du genre à prendre le ballon et à aller marquer le but tout seul. Le connard quoi !*» Aujourd'hui, il apprécie énormément partir en road-trip et rouler des heures, seul, au milieu de rien ou plutôt si, sur les grandes routes américaines - un pays et une culture qui le passionne - à la recherche de paysages qu'il pourra capturer sur pellicule.



Sa passion, celle des «*meules*» et des anciennes voitures, est avant tout une histoire de famille : «*on arrive des fois à tous se retrouver en famille sur des courses de meules anciennes par exemple. C'est vraiment cool d'avoir une famille qui comprend et partage tes délires. Et jusqu'à une certaine limite, mon entourage comprend pourquoi je vais aller faire un ride seul dans le désert. C'est une vraie chance*». Une passion commune qui a commencé avec Didier Coste, son «*paternel*» comme il se plaît à l'appeler : «*J'ai tout de suite baigné dans quelque chose de super cool. Le paternel faisait de la meule et des courses de moto ancienne. Il travaillait pour un magazine de moto cross à la base, c'est pour cela que j'ai plongé dedans super petit. Je passais mes journées à regarder les photos, les tenues, les casques, les autocollants, alors que je ne devais pas ou à peine savoir lire.*» Son père se voit confier en 1984, la rédaction en chef de *Bicross magazine* qui deviendra ensuite *Bicross & Skate Magazine* «*Quand tu es au milieu des années 80, que ton père gère un magazine comme ça, et que tu ne fais pas de foot mais justement du bicross et du skate, c'est royal !*

C'est toujours une histoire de rencontres et avant tout un partage de passions...

C'est vrai que si mon père n'avait pas bossé là-dedans, je n'aurais pas eu ma première paire de Vans aussi tôt... Et l'on sait la place que Vans tient dans la vie de Dimitri. Il avoue en posséder entre 300 et 400 paires «*Made in Usa*». Il se rappelle encore de sa première paire «*C'était une paire de slip-on à rayures blanches et rouges, les mêmes qu'un bicrosser, RL Osborn. En France, ça coûtait pas loin de 1000 fr alors que là bas c'était 15\$. J'ai passé un temps fou à regarder mes pieds et à partir de là, c'était foutu.*» Reconnu comme un des plus grands collectionneurs de Vans, la marque lui a confié un des chapitres de son livre publié en 2009 et l'a invité cette année à designer son propre modèle pour le projet OTW. Il a séjourné à Tokyo avec les autres «*advocates*» du projet : Mr Cartoon, The Blackouts et Eric Elms : «*J'étais content et honoré qu'ils m'appellent, mais je n'avais pas mesuré l'ampleur du projet. C'est arrivé à un moment donné de ma vie où je n'ai pas vraiment de récréation. Je dors très peu, je ne m'arrête jamais. Et j'ai surtout grandi en allant tous les week-end sur des courses, des compétés de skate, de BMX, etc. Depuis que j'ai mes kids, j'ai complètement arrêté de faire la fête. Et tout d'un coup, je me suis retrouvé un peu comme en vacances. On est sorti tous les soirs dans un bar à Tokyo. D'ailleurs, Eric Elms va sûrement faire un livre sur ce bar avec les photos de tout le monde.*»

Outre sa passion pour les Vans, la rumeur dit qu'il a une formation de cascadeur... Il s'en amuse et rectifie «*J'ai zéro formation. J'ai arrêté l'école en seconde mais c'est vrai que lorsque j'étais petit, je rêvais d'être champion de moto, de vélo puis de skate. Et puis j'étais un fan de l'homme qui tombe à pic et des cascadeurs que je connaissais à l'époque comme Evel Knievel. Mais surtout, celui qui m'a marqué le plus, c'est le français Alain Prieur que j'ai vu mourir en direct sur Antenne 2. Ça m'a traumatisé.*» Il aime dans ces cascadeurs «*qui trompent la mort*» leur goût du risque, de la performance. Même s'il aurait vraiment aimé faire des cascades, il avoue ne pas être batti pour, ce qui ne l'a pas empêché à son échelle de faire «*plein de conneries, super irréfléchies*» juste pour le côté «*t'es pas cap*». «*Le genre de choses où tu te dit dit, allez j'y vais, sans trop savoir ce que tu fais, mais bon...*»

Dimitri n'a donc jamais suivi de formation de cascadeur, ni même eu de plan de carrière : «Je n'ai jamais rien prévu et je n'avais surtout pas prévu d'être photographe.»

La photo, il y arrive grâce à son père. Pendant 20 ans, le cabanon du jardin du domicile familial se transforme en QG de rédaction pour le magazine indépendant de VTT que son père avait monté : «*Mon frère faisait les logos et la maquette, ma mère faisait la comptabilité, et moi je tannais mon père pour écrire des papiers mais il refusait toujours.*»



Un jour, son paternel manque de quelqu'un pour couvrir une épreuve de trial et l'envoie pour couvrir l'évènement, comme par provocation. Dimitri pratiquait à l'époque le VTT de descente et avait un avis bien tranché sur le trial, discipline qui consiste à franchir des obstacles *«Pour moi, c'était vraiment une discipline de nazes, ils roulent en fuseaux, montent des rochers, etc.»*

Et c'est comme cela qu'à 16 ans, il a été bombardé pigiste trial. Un week-end en forêt pour essayer ça et il était converti. Finalement, c'était juste le look qu'il n'aimait pas ! Plutôt que d'aller juste en reportage aux compétitions, il y participe. Il enchaîne alors deux saisons de championnats de France : *«Je prenais le train le vendredi soir avec mon vélo et un petit appareil photo. J'apprenais à piloter un peu mieux et je racontais un peu mon trip.»* Petit à petit, il s'implique de plus en plus dans le magazine et arrête le trial. Roads-trip, interviews, Dimitri s'investit davantage : *«Au magazine, dès qu'il y avait des présentations à l'étranger, ça saoulait tout le monde alors j'y allais ! J'allais tester à droite et à gauche des vélos, des pneus... Je me retrouvais à rouler dans plein d'endroits différents et à rencontrer des gens... C'était cool !»* En 2000, il arrête le VTT, milieu et sport dont il estimait avoir fait le tour : *«je n'en n'ai jamais fait de manière professionnelle, je ne me suis jamais entraîné, j'y allais un peu en freestyle.»* Il avait surtout envie de pratiquer la photo, ce qui aurait été compliqué avec un poignet cassé... *«J'ai fait 11 mois de plâtre avec des greffes et ça ne guérissait pas et je me suis dit que si je voulais faire des tofs à 100%, il valait mieux que j'arrête. J'ai vraiment commencé la photo du coup vers 2001.»*

Travaux de commandes pour des marques de motocross américaines, photos de modes, photo d'actions et portraits pour des magazines, il avoue pourtant s'éclater vraiment dans les natures-mortes et les paysages. Il appréhende toujours un peu les travaux de commandes - d'être trop libre ou pas assez- et ne souhaite pas être seulement *«un exécutant»*. Mais, c'est vital pour lui de faire rentrer de l'argent pour *«payer les couches»* et s'acheter de nouveaux jouets - réservoir de moto ou autre planche de

skate qu'il voulait étant petit. Il sélectionne donc avec soin les projets qu'on lui propose. Mais, même lors de voyages professionnels, Dimitri garde toujours quelques jours Off pour shooter des personnalités qu'il apprécie et ne manque pas d'anecdotes. Ce qui transparait finalement de toutes ses rencontres qu'il provoque avec une bonne dose de culot et de chance, c'est le regard d'enfant émerveillé qu'il conserve vis-à-vis de ses idoles de jeunesse, et du plaisir qu'il a à collaborer avec certaines personnes. *«Par exemple, pour la photo de Jim Phillips publiée dans Clark, j'étais en vacances avec ma meuf et je passe à Santa Cruz. Je suis rentré dans le premier surfshop/skate shop et je fais : « hey salut les gars, est-ce que vous savez où je peux trouver Jim Phillips, je voudrais faire un portrait ? » Je pipote un peu et ils me disent «bah tiens, il y a son fils là derrière».* Après avoir tiré le portrait du fiston Jimbo, il rencontre Jim Phillips avec qui il passera la journée. *«Il m'ouvrait des tiroirs bourrés de dessins, de stickers, de sérigraphies et je ne pensais même pas à les shooter tellement j'étais impressionné. Il a 60 piges, c'est un vieux hippie surfeur, sa femme était là, c'était mortel. C'est juste des moments qui n'ont pas de prix.»*

Car malgré un large panel photographique, ce que l'on perçoit à travers ses photographies, c'est avant le plaisir qu'il prend à les faire. Y'a-t-il autre chose à y décèler ? *«C'est toujours une histoire de rencontres et avant tout un partage de passions... Il y a beaucoup de culture californienne et je prends en photo les choses qui me font rêver et qui me plaisent vraiment. Je n'ai vraiment pas de prétention à faire passer un message, je ne cherche pas à avoir un message social par exemple.»*

Vivre son rêve, c'est en partie ce qu'il fait en entretenant sa fascination pour les États-Unis et la culture californienne *«Je vis des choses d'aujourd'hui mais de manière old school, je ne me dis pas que j'aimerais revivre les années 50-60. Je ne suis pas nostalgique.»*

Dimitri Coste réalise également des clips : Mustang, Anis, etc. Il a d'ailleurs été un des premiers en France à s'essayer à la nouvelle technologie du Canon 5D - appareil photo qui filme et qui révolutionne petit à petit l'industrie : *«Tout d'un coup, tu es autonome et tu as une vraie liberté. Demain, tu as une idée et tu peux tourner ton film en 2 semaines !»*

Entre ses différentes passions et sa vie de famille, Dimitri aimerait prendre le temps de préparer une course de moto qui n'a pas eu lieu depuis 1968 et prépare plusieurs expositions dont une prévue pour 2011 en duo avec le photographe canadien Scott Pommier. *«L'idée serait de présenter des photos de moto, notre passion commune. Lui des motos américaines et autres Harley Davidson, et moi des motos anglaises et de courses d'époque. L'idéal serait que lui trouve aussi un spot à LA pour exporter l'expo.»* Il aimerait également développer ses batteries en volume lumineux *«Il s'agit d'une batterie avec des photos dessus qui sont rétroéclairées. J'avais fait ça une première fois pour une exposition collective à la galerie Patricia Dorffman et la batterie a été achetée par le collectionneur Daniel Filipacchi. Ma batterie est partie à NY dans une Fondation ! J'aime bien l'image de la batterie et j'aimerais vraiment pouvoir développer cela...»*

Dimitri Coste a photographié une majorité de ses plus grandes idoles en BMX, skate, motocross et art. De Joe Strummer à Eric Dressen en passant par Jim Phillips, à défaut de pouvoir photographier un jour Evel Knievel, que pourrait-t-on lui souhaiter ? *«J'aimerais pouvoir faire une photo de Julianne Moore qui m'émeut assez... J'ai fait récemment le portrait de Carroll Shelby, c'était quelque chose d'énorme pour moi car c'est LA légende du sport automobile, et c'était vraiment magique. Tous les mecs en bicross et skate je les ai retrouvés... J'aimerais pouvoir faire un portrait de... (il réfléchit) Johnny Hallyday ! Je suis sûr que si tu passes une soirée avec Johnny, tu dois bien t'amuser. Ce serait vraiment un mec dont j'aimerais tirer le portrait...»* C'est dit.

En attendant, la balade est terminée pour nous et nous lui souhaitons bonne route.

•